

**LE SEIGNEUR
EST MON PARTAGE !**

OU

**LETTRES SUR LA PERSÉVÉRANCE
APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION**

par

M^{GR} J.-J. GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

AUTEUR DU
GRAND JOUR APPROCHE OU LETTRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION

Éditions Saint-Remi
– 2009 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 33410 – Cadillac
www.saint-remi.fr

LETTRE I. LE FOYER DOMESTIQUE.

MADAME,

JE VOUS REMERCIE de tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Grâce au ciel, mon indisposition tend à sa fin. Le mal de tête a beaucoup diminué, l'appétit commence à revenir, et avec l'appétit, les forces et le sommeil. Ne vous étonnez pas de mon prompt rétablissement, j'ai été traité par un habile docteur : Dieu seul s'est chargé de me guérir. Le médecin n'a connu ni la nature ni la cause de mes souffrances, aussi ne m'a-t-il prescrit aucun remède : sa médecine a été tout à fait expectante. Je me lève aujourd'hui pour la première fois, et mon premier moment est pour vous.

C'est avec mon cœur de missionnaire que j'ai lu votre lettre : c'était le seul moyen de la comprendre. *Le grand jour a brillé... vos vœux sont accomplis... vous êtes la plus heureuse des mères ! ...* Je le crois, ou plutôt je le sens ; je me fais sans peine une idée de la joie que vous a causée la première communion de vos chers enfants : ils étaient si bien préparés ! Pour un père, et surtout pour une mère chrétienne, peut-il y avoir de joie plus pure ou mieux fondée ? Elle serait sans mélange, me dites-vous, si vous ne craigniez pour l'avenir. Ah ! voilà bien, madame, les sentiments d'une mère vertueuse, qui comprend tout à la fois et la grandeur de cette action sainte, et les graves devoirs qu'elle impose aux parents aussi bien qu'aux enfants.

Cependant votre crainte même me rassure, comme elle doit vous rassurer aussi ; car elle est un gage des précautions que vous prendrez pour conserver éternellement sans souillures ces jeunes

sanctuaires du Dieu trois fois saint. Heureuses les mères qui, comme vous, craignent pour la persévérance de leurs enfants !

Il est donc vrai, depuis vingt-quatre heures Alexandre et Marie ont fait un pas immense : en eux un grand changement s'est opéré. Devenus par la communion d'autres JÉSUS-CHRIST, le Père éternel les contemple avec amour, les anges avec respect, les saints avec bonheur. Tendres rejetons d'une tige sainte, jeunes propagateurs de la vérité et de la vertu parmi les hommes, l'Église tient ouvert sur eux l'œil de sa maternelle sollicitude. Plus saints que les temples et les vases des autels, qu'ils sont respectables ! que d'égards, que de soins ils méritent ! Leur âme innocente et pure peut-elle être protégée par trop de précautions, prémunie par trop de conseils ?

Vous ne les regardez plus, me dites-vous, comme vous appartenant, mais comme appartenant à Jésus-Christ ; ils sont à vos yeux comme deux ciboires et deux calices nouvellement consacrés. Admirable justesse des idées de la foi ! Or, on place dans les temples les vases qui servent à l'autel ; des ministres saints veillent nuit et jour à leur garde ; rien de souillé n'entre en contact avec eux. Le langage n'aurait pas de nom pour qualifier le ministre infidèle qui laisserait profaner ces dépôts sacrés.

Je vous dirai, en passant, que notre excellent curé m'a montré hier le beau calice dont M. B. vient de faire présent à l'église. Jamais le village n'a rien vu d'aussi brillant. Vous jugez du bonheur de mon vénérable ami, et du soin avec lequel il garde cet objet précieux. Cela me paraît tout naturel. Ce vase est précieux, il est saint : en voilà plus qu'il ne faut pour justifier la vigilance du pasteur. Ce souvenir m'est revenu en vous écrivant. Je le laisse d'autant plus volontiers échapper de ma plume qu'il me ramène naturellement à vos idées ; car vous me dites : — « Désormais Alexandre et Marie sont aux yeux de ma foi des vases précieux consacrés au Seigneur. » Très-bien ; mais, madame, veuillez suivre les conséquences de cette manière de voir. Le grand Dieu qui a sanctifié les enfants des hommes par son auguste union, les remet aux mains de leurs parents, les replace dans le sein du foyer

domestique. Qu'est-ce à dire ? sinon que les pères et mères sont revêtus d'une espèce de sacerdoce ; que leur fonction est de veiller nuit et jour à la garde des vases précieux confiés à leurs soins. Qu'est-ce à dire encore ? sinon que chez les chrétiens le foyer domestique est un temple où rien de profane, rien de souillé ne doit avoir accès. Telle est la belle et touchante pensée de nos maîtres dans la foi. *La famille chrétienne, disent-ils, est une église domestique.* Les parents en sont les prêtres, les enfants les fidèles. Là, comme dans les temples publics, on doit prier, étudier la loi sainte, bénir Dieu en commun, s'édifier mutuellement, et accomplir de point en point la volonté du Père qui est dans le ciel. Voilà pourquoi le lien de la famille chrétienne est un lien religieux ; voilà pourquoi elle prend naissance dans le temple au pied des saints autels ; voilà pourquoi enfin, sur la porte de chaque maison chrétienne, l'œil de la foi lit cette inscription gravée par la main divine du Rédempteur :

— « ICI, ON FORME DES SAINTS »

De là découlent naturellement tous les devoirs des pères et mères. Hommes de Dieu dans la famille, revêtus de son autorité, ils doivent commander, diriger, corriger, prier, veiller sans cesse pour conserver au Seigneur le petit bercail qu'il leur a confié ; pour faire de leurs enfants ce que Dieu veut qu'ils soient, des saints. Ainsi, afin de n'être pas dans la voie de la damnation, les parents doivent mesurer leurs commandements, leurs actions, leurs paroles, leurs pensées sur les maximes de l'Évangile, de manière à ne rien dire, à ne rien faire, à ne rien commander ni défendre que ce que JÉSUS-CHRIST, dont ils sont les lieutenants, défend ou commande. Plus que tous les autres, ils ont besoin de s'adresser souvent cette question : — « *Comment agirait JÉSUS-CHRIST s'il était sous une forme visible à la tête de ma famille ?* » Souvent ils ont besoin de lever les yeux vers le ciel, et de dire au Seigneur : *Donnez-moi cette sagesse qui est assise avec vous sur votre trône, afin qu'elle m'accompagne, qu'elle travaille avec moi, et m'apprenne ce qui est agréable à vos yeux.*

Dans un de mes derniers voyages, j'ai eu le bonheur de rencontrer un père et une mère qui vérifiaient à la lettre cette belle dénomination d'Église domestique, donnée par les interprètes de l'Évangile au foyer chrétien. C'était en automne ; j'avais marché tout le jour dans une étroite vallée bordée de vignes et d'arbres fruitiers. La route était couverte de feuilles flétries et à demi desséchées que le vent amoncelait ou dispersait tour à tour devant moi. Ce spectacle m'avait jeté dans une grande mélancolie. La nuit commençait à tomber : l'ennui vint me saisir le cœur. Cependant je doublai le pas : bientôt j'entendis la cloche lointaine d'un hameau, qui sonnait le couvre-feu. En arrivant, mon premier soin fut de demander l'habitation de M. L... à qui j'étais recommandé. Un bon vieillard se leva et s'offrit à m'y conduire. Je remis ma lettre, et je fus reçu avec une grande cordialité. M. L. et son épouse, environnés de leurs huit enfants, étaient assis autour d'un large foyer. Nous nous entretenions depuis quelques instants, lorsqu'un domestique, ouvrant la porte à cieux battants, vint prononcer les paroles d'usage : — « *Madame est servie* ». Nous passâmes à la salle à manger. Le premier objet qui frappa mes regards fut un beau CHRIST en ivoire, placé sur un fond de velours et enfermé dans un cadre doré. Chacun se tourna vers le signe sacré, et M. L... bénit la table. Le meilleur ton régna pendant tout le repas, qui dura environ une demi-heure.

Nous nous levâmes : chacun se tourna de nouveau vers le Christ, et le chef de famille rendit grâces. La récréation était commencée ; les enfants me donnèrent la preuve visible de ce qu'on dit souvent, que les joies naïves, pures et vives ne sont que pour les âmes innocentes. Le moment de se retirer arriva. Dans une petite pièce qui touche au salon est un autel très-proprement décoré. Le tableau qui le couronne représente la Sainte Famille ; il est l'ouvrage de Charles, l'aîné des garçons. Vous savez que ce jeune homme vient d'obtenir de brillants succès à l'Académie de P... Sa sœur Louise, en qualité d'aînée des demoiselles, est chargée de l'entretien des vases, des linges et des fleurs ; c'est là que toute la famille, y compris les domestiques, se réunit matin et soir pour prier. Les enfants font la prière à haute voix, chacun à son tour.

Le matin, elle est suivie de quelques minutes de silence pendant lequel chacun prévoit ses actions de la journée, les offre au Père céleste, lui demande ses grâces et s'arme de résolutions contre les dangers. M. L... bénit ensuite ses enfants, chacun sort et s'en va au travail ou à l'étude avec un contentement et une ardeur dont il faut avoir été témoin pour s'en former une idée ; j'ai eu ce bonheur-là. Intéressante famille, combien de fois je me suis retrouvé en esprit priant avec vous, et quel délicieux souvenir vous avez laissé dans mon cœur ! non, je ne connais pas de spectacle plus beau.

C'est assez vous dire, madame, avec quelle exactitude les lois de l'Église sont observées, les dimanches respectés, les domestiques instruits et surveillés, les sacrements fréquentés par tous les membres de cette digne famille ; c'est assez vous dire, par conséquent, que l'union, la tendresse, la piété filiale, le bonheur enfin dans toute l'étendue que peut avoir sur la terre ce mot divin, règnent dans cette admirable maison. Vous savez de quelle considération jouit M. L. Franc, loyal, honnie d'honneur et de conscience, sa parole vaut de l'or. Quant à madame son épouse, je ne vous en parlerai pas, vous la connaissez : aussi intéressante par la vivacité de son esprit que par la sincérité de ses vertus, elle fait le charme de tout ce qui l'approche. — « Heureux parents ! me disais-je en reprenant le lendemain mon bâton de voyageur ; heureux enfants ! qu'elle est donc vraie cette parole de nos *Livres saints*, que la piété est utile à tout ; qu'elle n'a pas seulement la promesse des biens futurs, mais encore la jouissance du bonheur en ce monde !

Ce touchant spectacle, ce bonheur véritable, on devrait le retrouver dans chaque foyer domestique ; car toutes les familles chrétiennes devraient être formées sur le modèle de celle-là, comme elle-même est formée sur le type de la famille de Nazareth. Ceci n'est point une vaine exagération ; car puisque les enfants, surtout après la première communion, sont réellement d'autres JÉSUS-CHRIST, les pères et mères ne doivent-ils pas représenter Joseph et Marie ?

Est-ce ainsi que la plupart des parents comprennent la famille ? est-ce là l'idée qu'ils ont de la sainteté et de la grandeur du sacerdoce dont ils sont honorés ? Quel est leur respect, quels sont leurs soins, quelle est leur vigilance pour les enfants-dieux soumis à leur garde ? Hélas ! pour toute réponse il faut se voiler la tête et trembler pour l'avenir. Cependant il n'y a rien à espérer pour la réforme des mœurs et la cessation des crimes et des calamités qui désolent la terre, tant que le sacerdoce domestique sera infidèle à sa mission. Placé auprès du berceau des générations naissantes, de lui dépend la vie ou la mort. Voyez depuis vingt-cinq ans la France se couvrir d'ordres religieux dévoilés à l'instruction du premier âge : des millions de leurs livres ont été répandus, les ministres du sanctuaire brûlent d'un zèle peut-être jusqu'ici sans exemple, des établissements de tout genre se sont formés pour atteindre l'enfance jusque sur les genoux maternels, et la protéger jusqu'au delà des années critiques de l'adolescence. Eh bien, quel est le résultat de ces puissants moyens ? Interrogez les mœurs et la foi de la génération élevée avec tant de soins. Pourquoi tant d'efforts et si peu de succès ? pourquoi chaque année tant de premières communions suivies de si peu d'autres ? Je l'ai dit : — « le Sacerdoce domestique a oublié ses devoirs ; la notion de la famille chrétienne s'est éteinte parmi nous ».

Pour vous, madame, je suis heureux de penser que toutes les belles et nobles idées sur la famille chrétienne vous sont chères ; vous comprenez toute la sublimité des devoirs d'une mère, surtout après la première communion de ses enfants. C'est même pour cela que vous me priez d'adresser à mes jeunes amis, Alexandre et Marie, quelques conseils sur la nécessité et les moyens de persévérer. Je me rends à vos vœux, et vous offre la seule chose qui me reste, la bonne volonté : c'est l'obole du solitaire.

Si le mieux continue, j'espère qu'Alexandre et Marie recevront une de mes lettres avant la fin de la semaine. Veuillez être auprès d'eux mon interprète et me croire, etc.

LETTRE II.
LE LENDEMAIN DU GRAND JOUR.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

Je nage au sein de plus pures délices ;
Le Ciel entier, le Ciel est dans mon cœur.
Dieu de bonté, de faibles sacrifices
Méritaient-ils cet excès de bonheur ?

Autour de moi les anges en silence,
D'un Dieu caché contemplant la splendeur.
Anéantis en sa sainte présence,
Ô Chérubins, enviez mon bonheur !

Et je pourrais à ce monde qui passe
Donner un cœur par Dieu même habité ?
Non, non, mon Dieu ; je puis tout par ta grâce ;
Dieu, sauve-moi de ma fragilité !

Un souverain règne, commande, immole :
Règne surtout par le droit de l'amour.
Adieu, plaisirs, adieu, monde frivole ;
A Jésus seul j'appartiens sans retour.

Il n'est pour moi qu'un seul bien sur la terre,
Et c'est Dieu seul : Dieu seul est mon trésor ;
Dieu seul, Dieu seul allège ma misère,
Et vers Dieu seul mon cœur prend son essor.

Je bénis sa tendresse
Et répète sans cesse
Ce cri d'amour, cet élan d'un grand cœur
Dieu seul, Dieu seul ; voilà le vrai bonheur !

Dieu seul, Dieu seul guérit toute blessure ;
 Dieu seul, Dieu seul est un puissant secours ;
 Dieu seul suffit à l'âme droite et pure,
 Et c'est Dieu seul qu'elle cherche toujours.

Répétons, ô mon âme,
 Ce chant qui seul enflamme,
 Ce cri d'amour, cet élan d'un grand cœur ;
 Dieu seul, Dieu seul ; voilà le vrai bonheur !

Quel déplaisir pourra jamais atteindre
 Cet heureux cœur que Dieu seul peut charmer ?
 Grand Dieu ! quels maux ce cœur pourra-t-il craindre ?
 Il n'en est point quand on sait vous aimer.

Aimer un si bon Père,
 C'est commencer sur terre
 Ce chant d'amour de la sainte Cité :
 Dieu seul, Dieu seul pour une éternité !

*

Ainsi, mes chers enfants, des chants de joie, des transports d'allégresse, de douces larmes, voilà tout ce qui vous reste aujourd'hui pour exprimer ce que vous éprouvez. Et en effet, quand vous parleriez la langue des anges, que pourriez-vous dire des choses ineffables opérées en vous ? Je vous remercie de m'avoir envoyé ces deux cantiques : vous ne pouviez mieux me peindre votre état. Que de souvenirs ils m'ont rappelés à moi-même ! J'ai donc lu et relu votre bonne lettre ; j'ai pleuré, j'ai béni le Dieu bon qui a daigné vous visiter. Il est donc vrai qu'il est toujours le Dieu des cœurs purs, le tendre ami des enfants ? il est donc vrai qu'il est toujours près de ceux qui l'invoquent ; qu'il se laisse facilement trouver à ceux qui le cherchent ? enfin, il est donc vrai qu'il inonde toujours de délices les âmes jeunes et innocentes qui vont à lui avec amour, confiance et simplicité ?

Vous auriez voulu que les émotions, les tendresses, le calme délicieux dont vous jouissiez après le moment auguste de votre

union fussent éternels. J'aime bien ce que vous m'écrivez, mon cher Alexandre :

Je dis au Sauveur, comme saint Pierre sur le Thabor : — « *Seigneur, il fait bon ici ; si vous voulez, demeurons-y toujours.* » Et vous, ma bonne Marie : — « *Que je suis heureuse, le Seigneur est mon partage !* »

Sans doute, mon cher Alexandre, le Sauveur désire ardemment que vous demeuriez toujours avec lui ; mais, vous le savez, le Thabor n'est pas le seul lieu qu'il habite : le Calvaire est aussi son séjour. Si donc vous voulez toujours demeurer avec lui, dites-lui encore comme saint Pierre : — « *Maître, je vous suivrai partout où vous irez.* » Soyez donc prêt à demeurer avec lui dans les prières, dans les afflictions, dans les ennuis, dans toutes les épreuves auxquelles sa providence jugera convenable de vous soumettre : entre vous et lui, ce doit être désormais à la vie et à la mort. Je vous préviens même, dès ce moment, que ces délicieuses émotions que vous avez ressenties passeront : les joies de la patrie ne sont pas pour l'exil ; mais le souvenir vous en restera comme un avant-goût du ciel et un encouragement perpétuel à la vertu.

Sans doute, vous êtes bien heureuse, ma bonne Marie, de pouvoir dire en toute vérité : Le Seigneur est mon partage ! Puissiez-vous l'un et l'autre le dire avec la même vérité tous les jours de votre vie, jusqu'à votre dernier soupir !

*

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Oh, le grand mot ! comprenez-en toute l'étendue. Lorsqu'un père de famille est mort, ses enfants se réunissent ; on ouvre le testament paternel, chacun entre pour sa part en possession des biens du défunt. A l'un c'est un domaine, à l'autre une maison ; à celui-là une somme d'argent qui devient son partage. Enfants du Sauveur, vous avez été appelés à partager sa succession. Et de quoi se compose-t-elle ? non de quelques domaines périssables, non de quelques maisons de pierre et de bois, non de quelques pièces de monnaie que les voleurs peuvent enlever ; mais de quoi ? de biens d'un

ordre infiniment supérieurs ; de biens qui enrichissent l'âme, qui la rendent heureuse dans le temps et dans l'éternité. Ces biens, c'est la foi, l'espérance, la charité, la paix du cœur le dégoût de tout ce qui est périssable et mortel ; c'est quelque chose de plus : c'est le ciel, c'est Dieu même. Oui, mes chers enfants, Dieu lui-même est devenu votre partage dans la sainte communion ; il s'est réellement *donné* à vous ; vous en êtes devenus propriétaires ; il s'est mis tout entier, sans réserve, à votre disposition ; vous êtes maîtres de lui comme vous l'êtes de la chose qu'on vous donne ; comme vous l'êtes de la nourriture que vous prenez et qui s'unit à vous. Comprenez-vous cela ?

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

Or, quand on possède Dieu lui-même, que reste-t-il à désirer ? Écoutez : — « Il y avait quarante jours que notre Sauveur était né, lorsque Joseph et Marie l'apportèrent au temple de Jérusalem, suivant la coutume prescrite par la loi. Un saint et vénérable vieillard, nommé Siméon, conduit par l'Esprit de Dieu, vint au temple dans le même moment. A la vue de l'enfant rédempteur du monde, il tressaillit d'allégresse. Il sollicita et obtint l'insigne faveur de le recevoir entre ses bras. Au comble de ses vœux, il entonna, en le rendant à sa mère, ce beau cantique : — « Seigneur, je n'ai plus rien à désirer ; je mourrai maintenant sans regrets ; mes yeux ont vu le Sauveur du monde, mes bras l'ont porté, je l'ai pressé contre mon cœur ! »

Le saint Vieillard ne veut plus rien voir après avoir vu Jésus-Christ ; il aurait cru, en regardant tout autre objet, profaner les regards sanctifiés par la vue du Sauveur. Et vous, mes enfants, plus heureux que Siméon, que vous reste-t-il à voir ici-bas ? Vos yeux n'ont-ils pas contemplé tout ce qu'il est possible de concevoir de plus grand, de plus beau, de plus merveilleux, votre Dieu anéanti pour l'amour de vous ? Le saint vieillard ne désire plus rien pour son cœur ; et vous, mes enfants, plus heureux que Siméon, que vous reste-t-il à désirer ? n'avez-vous pas reçu, ne possédez-vous pas tout ce qu'il y a de plus riche et de plus

délicieux, le pain des anges, le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, Dieu en personne ? Pour quel plus noble objet votre cœur peut-il battre ? Certes, celui-là serait bien avare à qui Dieu ne suffirait pas ! Mourir, c'est donc tout ce que désire le saint vieillard, et il a raison. Nous ne sommes sur la terre que pour chercher Jésus-Christ. Quand donc on l'a trouvé, quand on le possède, le but de la vie est atteint ; on n'a plus rien à faire ici-bas.

Vous possédez la vérité vivante, la vérité en substance ; que votre esprit peut-il désirer ? Vous possédez le bien suprême, le principe même de tous les biens et de toutes les amabilités possibles ; que votre cœur peut-il désirer ? Vous possédez la vie, le gage de l'immortalité glorieuse ; encore un coup, que vous reste-t-il à désirer ?

Mourir, voilà donc le seul vœu qui reste à former après une bonne première communion.

Si cependant votre divin Sauveur juge convenable de vous laisser plus longtemps sur la terre, c'est pour lui seul que vous devez vivre ; ou plutôt ce n'est plus vous qui devez vivre, c'est lui-même qui doit vivre en vous : c'est lui qui doit dicter toutes vos pensées, inspirer tous vos sentiments, régler toutes vos démarches. Son unique intention en prolongeant votre existence, c'est de rendre de plus en plus parfaite l'union que vous venez de contracter avec lui. Il faudra donc que chaque jour vous croissiez comme lui en sagesse, en piété, en obéissance, en douceur, en humilité, en charité ; c'est-à-dire en tout ce qui peut vous rendre de plus en plus semblable à lui : voilà désormais l'unique but de votre vie. Comprenez, si vous pouvez, le désordre et la déraison d'une conduite contraire.

*

1° LE DÉSORDRE. Supposez un enfant de douze à treize ans. Jusque-là il a été d'une beauté remarquable, tous ses membres se sont régulièrement développés, on voit en lui les plus belles proportions ; mais voilà que tout à coup ce bel ordre se déränge.

Pendant que ses pieds, ses jambes, sa taille s'allongent à vue d'œil, les mains, les bras, la tête diminuent : toutes ces parties se rapetissent, tellement que cinq ans plus tard la moitié inférieure de son corps est celle d'une personne de dix-sept ans, tandis que la moitié supérieure est celle d'un enfant de sept ans. Il n'y a qu'un mot dans le langage pour désigner un être pareil : c'est celui de monstre. Tel est à la lettre l'enfant qui après la première communion croît en âge, en taille, en science profane ; et qui, en même temps diminue en piété, en sagesse, en obéissance et en vertu : c'est un monstre dont les anges ont horreur.

*

2° LA DÉRAISON. Vous rappelez-vous, mes bons amis, la promenade que nous fîmes ensemble au *Bois des Charmes* ? Arrivés an banc de pierre qui est au bout de la grande allée, nous nous assîmes et nous lûmes un passage de l'histoire sainte : c'était le voyage des Hébreux dans le désert. Une particularité vous frappa l'un et l'autre. Les Hébreux, nourris de la manne délicieuse qui chaque matin tombait du ciel, se dégoûtèrent de cette excellente nourriture, et se mirent à soupiner après les oignons et les poireaux de l'Égypte. Je me rappelle qu'Alexandre m'interrompit, et dans un premier mouvement, il s'écria : — « Il n'y avait que des Juifs qui pussent avoir un goût aussi dépravé. » — « Oui, ces Juifs étaient bien déraisonnables, » ajouta ma bonne Marie. Eh bien, mes amis, a-t-il le goût moins dépravé, l'enfant qui, après avoir mangé le pain des anges, s'en dégoûte et soupire après le pain grossier des plaisirs du monde ? Est-il moins Juif ? Ah ! il l'est bien davantage. Est-il moins déraisonnable, l'enfant qui, après avoir bu à la source limpide qui jaillit du ciel, va s'abreuver à l'eau stagnante et verdâtre d'un marais ? Une pareille déraison ne vous paraît pas possible, surtout vous ne vous en croyez pas capables. Prenez-y garde ; cette déraison n'est que trop réelle, et même que trop commune parmi les enfants d'Adam. Or, mes bons amis, il n'est aucune déraison, aucun désordre commis par un enfant d'Adam, dont un autre enfant d'Adam ne soit capable.

Votre excellente mère l'a bien compris ; c'est pour vous préserver à jamais d'un pareil malheur, qu'elle me prie de vous adresser quelques conseils. Ainsi nous allons continuer notre petite correspondance. Veuillez, mes bons amis, lire ces lettres avec les mêmes dispositions que les précédentes. Il était sans doute de la dernière importance de vous bien préparer à la grande action, mais est-il moins nécessaire d'en conserver les fruits ? Je vous en fais juges, et vous laisse sur cette pensée.

L'heure avancée ne nie permet plus que de vous exprimer combien je suis heureux de savoir que vous pouvez dire en toute vérité : LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Jouissez, tendres amis, jouissez de tout votre bonheur ! puisse-t-il être éternel ! puissiez-vous dans un an, dans dix ans, sur votre lit de mort, redire avec la même vérité qu'aujourd'hui : LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

Cieux et terre, peuples et tribus, enfants et vieillards, associez-vous à mes transports, publiez ma reconnaissance et chantez mon bonheur : LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

Avant que j'oublie vos bienfaits, ô mon Dieu, que ma langue desséchée s'attache à mon palais : exaucez-moi, Seigneur !

Que ma droite immobile refuse d'obéir à mon âme : exaucez-moi, Seigneur !

Que mon cœur indigne de vous cesse de battre, et que mon sang glacé cesse de circuler dans mes veines : exaucez-moi, Seigneur !

Que mon père, et ma mère, et mes frères, et mes sœurs m'oublient, si jamais je dois oublier que LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

Pour éviter un pareil malheur, donnez-moi, ô mon Dieu, une haute idée de ce que je suis devenu par la première communion. Ô Marie, ma bonne mère, puisque j'ai acquis tant de ressemblance, avec vous, en recevant Jésus-Christ dans mon cœur, obtenez-moi la grâce de vous ressembler par mon tendre amour pour lui et par ma fidélité constante.

Pour pratique : *répéter chaque jour trois fois ce grand mot* : LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

Adieu, mes bons amis ; LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE !

LETTRE III. BABYLONE.

LE SEIGNEUR EST MON PARTAGE ! Hier ; mes bons amis, nous nous promenions, M. R... et moi, dans le parc du château. Vous connaissez ce parc dans tous ses détails : pas une allée qui ne vous ait vus courir et jouer bien des fois. Le petit enclos des oiseaux n'a pas été moins heureux, vous lui avez rendu de fréquentes visites ; au besoin, vous nommeriez par son nom chacun de ses habitants. Si, en particulier, je vous parle de la magnifique poule d'Inde que vous eûtes le plaisir de voir débarquer à la ménagerie pendant vos vacances, vous serez tout à fait, j'en suis sûr, en pays de connaissance. Eh bien, oui ! c'est un de ses traits que j'aurai à vous raconter.

Nous passions devant l'enclos ; elle se promenait comme une héroïne à la tête de ses petits. Tout à coup nous l'entendons pousser un cri lugubre dont nous ignorons la cause et l'intention. Nous nous arrêtons pour regarder. Au cri de la mère tous les petits se tapissent sous la haie, sous l'herbe, sous le premier objet qui se présente ; quelques-uns, ne trouvant pas de quoi se couvrir, s'étendent par terre et contrefont les morts. La mère cependant porte ses regards en haut d'un air alarmé ; elle redouble ses gémissements, elle réitère le cri fatal qui abat tous ses petits. Frappés de l'embarras de cette pauvre mère et de son attention inquiète, nous cherchons dans l'air ce qui peut y donner lieu. A force de regarder, nous apercevons sous les nues un point noir que nous avons peine à démêler. C'est un oiseau de proie que l'éloignement dérobe à notre vue, mais qui n'échappe ni à la vigilance ni à la pénétration de notre mère de famille : c'est ce qui cause son effroi. Enfin l'oiseau disparaît ; la mère change de note ; elle pousse un autre cri qui rend la vie à ses poussins. Ils accourent tous auprès d'elle, ils battent des ailes, ils lui font fête, ils ont mille choses à lui dire : on lui raconte apparemment tous

les dangers qu'on a courus, on la remercie de sa vigilance, on donne des malédictions à la vilaine bête.

Nous avons été de moitié dans les alarmes de la mère et dans la frayeur de ses petits, nous fûmes aussi de moitié dans leur commune joie. Nous les laissâmes à leur bonheur, nous continuâmes notre promenade, ne sachant ce que nous devons le plus admirer, ou de la vigilance éclairée de la mère, ou de la docilité de ses petits. Nous bénîmes la Providence qui a donné un si admirable instinct à ces petits animaux.

*

Me permettrez-vous de le dire, mes chers enfants ? j'éprouve aujourd'hui la même inquiétude À votre égard : comme cette mère, je pousse le cri d'alarme ; l'œil de mon cœur a entrevu dans le lointain sous les nuages qui couvriront l'horizon de votre vie, un point noir et même plusieurs. Je m'y connais, *ce sont des oiseaux de proie qui vous menacent*. Pour vous parler sans figures, j'entrevois pour vous dans l'avenir une foule de dangers. Votre jeunesse vous empêche de les apercevoir, vous ne vous en doutez même pas ; pas plus que les petits poussins ne se doutaient de l'existence de la vilaine bête.

Vous êtes riches, infiniment riches ; vous possédez Dieu même, et ne vous y trompez pas, votre bonheur vous sera vivement disputé ; vous avez à craindre, beaucoup à craindre de trois côtés différents : — 1° du côté du démon ; — 2° du côté du monde ; — 3° du côté de vous-mêmes.

*

— 1° DU CÔTÉ DU DÉMON. Cet antique ennemi du genre humain ne put voir sans une cruelle jalousie le bonheur d'Adam et d'Ève dans le Paradis terrestre. Il résolut de les attaquer et de les rendre d'abord aussi coupables, et ensuite aussi malheureux que lui. Il n'y réussit, hélas ! que trop bien. Or, non content d'avoir corrompu la race humaine dans sa source, il fait de persévérants efforts pour séparer de Dieu chacun de nous, et nous entraîner avec lui dans le mal. Rien n'égale sa fureur :

figurez-vous un lion rugissant qui, la gueule béante, la crinière hérissée, les yeux étincelants, rôde autour d'une bergerie, et vous aurez une image de ce qui se passe nuit et jour autour de vous. Figurez-vous encore un de ces énormes serpents que les voyageurs épouvantés rencontrent quelquefois dans les déserts de l'Afrique. A une grande force musculaire, ces dangereux reptiles joignent une surabondance de ruse pour surprendre leur proie : ils entortillent leur queue autour d'un arbre, et cachent le reste de leur corps dans le feuillage ; de là, ils s'élancent avec la rapidité d'un trait sur l'imprudent animal qui vient à passer ; ils l'enveloppent de leurs plis tortueux, le pressent, l'étouffent, et en font leur pâture.

Tel est l'antique serpent. Il se cache, il se déguise, il multiplie les embûches, il fait naître les pièges sous nos pas. Un regard, une parole, un geste, un instant d'oisiveté, la moindre imprudence lui suffit ; il est à l'affût, il profite de tout, et nous devenons ses victimes avant même que nous ayons eu le temps de soupçonner le danger. Il s'attaque à tous, mais surtout aux enfants. Pourquoi ? parce que leur faiblesse et leur inexpérience lui promettent une plus facile victoire. Pourquoi encore ? parce que les jeunes années sont les prémices de la vie. Si les prémices sont à lui, la possession du reste lui est comme assurée. Pourquoi enfin ? parce que les enfants, surtout après la première communion, sont les plus tendres objets de l'amour du Sauveur. Dans son implacable rage, il brûle de les lui enlever, afin de se venger de la défaite que Jésus-Christ lui a fait essayer. Tel est, mes enfants, le premier danger qui vous menace, ou plutôt le premier ennemi que vous avez à combattre. Si donc j'envisage, d'une part, la malice et la haine du démon, de l'autre, votre inexpérience et votre faiblesse, comment voulez-vous que je puisse me défendre d'une vive inquiétude ?

*

2° DU CÔTÉ DU MONDE. Jusqu'ici, mes bien chers enfants, vous avez vécu dans l'heureuse ignorance du monde. A l'ombre du toit paternel, tout ce qui a frappé vos yeux et vos oreilles a porté la piété dans vos jeunes cœurs ; et les discours, et les

lectures, et surtout les exemples de votre vertueuse mère. Vous vous imaginez peut-être qu'il en est de même dans toutes les familles, et surtout dans cette grande réunion de familles qu'on appelle le monde. Pauvres enfants ! pourquoi faut-il que je vienne sitôt dissiper cette douce illusion ? pourquoi faut-il que je vienne vous apprendre que le monde est tout entier livré au mal ; que c'est un grand séducteur qui attend à leur entrée dans la vie toutes les générations naissantes pour les arracher à Jésus-Christ ? En effet, ce monde que je vous signale, ce monde au milieu duquel vous serez obligés de vous rencontrer, est cette foule de personnes de tout âge et de toute condition qui, ayant abjuré les maximes de l'Évangile, ne connaissent d'autre règle de conduite que leurs penchants corrompus. Son langage, ses maximes, ses exemples, ses modes, ses spectacles, ses usages, ses livres, ses chants, ses réunions et jusqu'à ses plaisirs, tout est organisé avec une perfidie diabolique, pour corrompre l'aimable pureté de vos mœurs, ébranler votre jeune foi, vous conduire à l'oubli de vos devoirs les plus sacrés, et faire de vous des apostats et des parjures.

De vous dire combien ce second ennemi est dangereux, c'est ce qui ne se peut dans les étroites limites d'une lettre. Il suffit que vous sachiez, ô mes tendres amis, qu'un enfant qui garde intactes son innocence et sa foi au milieu du monde, n'est pas un moindre miracle que la conservation des jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone, ou du Buisson au milieu des flammes. Le monde est une arène sanglante où l'on se fait un jeu, une gloire, une *étude* de tuer les âmes. Là, vous trouverez des hommes qui se moquent de la piété et de toutes les pratiques de la religion ; d'autres qui attaquent la foi par des plaisanteries et des sophismes : ceux-là foulent publiquement aux pieds les plus saintes lois de l'Église ; ceux-ci insultent à ceux qui osent se montrer fidèles aux promesses de leur baptême et de leur première communion. Combien n'en est-il pas qui chercheront à vous éloigner des prêtres saints qui ont pris tant de soins de votre enfance ; qui vous en diront du mal, qui s'en moqueront, qui chercheront à vous rendre leurs soins odieux et leur voix importune ! C'est une

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE I. LE FOYER DOMESTIQUE.....	3
LETTRE II. LE LENDEMAIN DU GRAND JOUR.....	9
LETTRE III. BABYLONE.....	17
LETTRE IV. PAUL ET LÉONIE.....	25
LETTRE V. LE CHAPEAU DU CARDINAL.....	34
LETTRE VI. LE GRAND DÉSERT D'AFRIQUE.....	40
LETTRE VII. LA PIÈCE DE MONNAIE.....	48
LETTRE VIII. L'AMPHITHÉÂTRE.....	57
LETTRE IX. LA SALLE DU FESTIN.....	64
LETTRE X. LE SARIGUE.....	72
LETTRE XI LE MATIN, LE MIDI ET LE SOIR.....	80
LETTRE XII. LES LISIÈRES.....	87
LETTRE XIII. LES CHAMPIGNONS.....	93
LETTRE XIV. LA FOIRE.....	98
LETTRE XV. LES POMMES.....	104
LETTRE XVI. LE POÈTE.....	111
LETTRE XVII. LES DRAGÉES.....	118
LETTRE XVIII. LES DEUX VIEILLARDS.....	125
LETTRE XIX. CALEB ET JOSUÉ.....	131
LETTRE XX. LE RETOUR.....	138